

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 7 (1886)
Heft: 3

Artikel: Correspondance
Autor: Berthoud, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

meilleures conditions possibles, l'œuvre d'étude et d'organisation commencée. Pour lui, l'avenir de l'Ouest africain et du bassin du Congo dépend du commerce et de la culture indigènes, et non de la colonisation par l'émigration.

Pour l'ouverture des voies de communication, comme pour l'établissement des cultures et pour la récolte des produits du sol, la main-d'œuvre ne peut être demandée qu'aux populations indigènes, fort primitives c'est vrai, mais point inintelligentes, et assez maniables pour qui sait les prendre et apporter, dans les relations avec elles, une bienveillance sans faiblesse comme une patience sans limites. L'explorateur recommande instamment, à l'administration et au haut commerce, de ne pas mettre en coupe réglée une possession encore insuffisamment connue, et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que l'on demande d'eux. Pour le moment, il s'agit seulement de les transformer en agents de travail, de production et de consommation. C'est une œuvre qui réclame du temps et de la patience. La force serait un mauvais moyen, et son intervention, dans une œuvre préparée pendant dix années par la patience et la douceur, risquerait de tout perdre d'un seul coup. On ne peut pas mieux dire. Et quant aux relations du Congo français avec l'Etat indépendant du Congo, on ne peut que désirer voir s'affermir toujours mieux les rapports qu'ils soutiennent aujourd'hui. Comme l'a dit de Brazza en terminant son exposé : « Par la vertu des protocoles, ces deux immenses contrées, peuplées d'enfants de la nature, sont comme entrées dans le concert des États civilisés. L'Etat indépendant du Congo, voisin du Congo français, relève nominale-ment du souverain d'un royaume avec lequel la France entretient les meilleures relations; elles seront certainement les mêmes sur les rives du Congo, si les nobles vues auxquelles le nouvel Etat libre doit ses origines, continuent à présider à son développement. »

CORRESPONDANCE

Valdézia, Spelonken

Transvaal, 12 décembre 1885.

Bien cher Monsieur,

Il y a longtemps que j'aurais dû, — si je l'avais pu, — vous parler de l'expédition que notre mission a envoyée cette année à la côte et jusqu'à la Baie de Delagoa. Pour aller et revenir, et faire des séjours à divers endroits, MM. Eugène Thomas et Henri Berthoud ont été absents trois mois en tout, savoir juin, juillet,

août. C'est la saison froide et sèche, par conséquent saine, et même salubre. Accompagnés de huit chrétiens gwamba, hommes ou jeunes garçons, nos expéditionnaires avaient pris comme moyens de transport, six ânes bâtés ou sellés et un tombereau attelé de huit bœufs.

Ils ont exploré trois routes différentes. Pour la première, ils ont suivi à peu près le sentier ordinaire des piétons, bien que, d'ici à la rivière Olifant, ils aient profité des traces de wagons de chasseurs. Cette route leur a paru excellente, parce qu'elle ne présente aucune difficulté sérieuse, et que, si l'on arrange un bon gué pour passer l'Olifant, les wagons africains la parcourront avec la plus grande facilité. Cependant il y aurait avantage à laisser les wagons de ce côté-ci du Nkomati, soit sur sa rive gauche, et à se rendre à Lorenzo Marquès par la mer. Il paraît en effet que la contrée située entre la ville de Magoud et ce port offre de graves inconvénients pour les voyages en wagon. Ces messieurs ont pourtant réussi à la traverser avec leur tombereau, mais non sans peine. D'abord le Nkomati a beaucoup d'eau et n'est pas facilement guéable. Puis il y a de grands marais qui, si l'on veut les éviter, vous forcent à faire un détour considérable. Je ne parlerai pas des forêts plus ou moins vierges où il faudrait encore tailler la route, mais bien des vastes étendues de sable léger et profond qui enserrant de toutes parts le territoire de Lorenzo Marquès ; les véhicules et les bêtes de trait ou de somme y enfoncent tellement que leur marche devient extrêmement pénible et laborieuse ; ce serait un vrai pays à chameaux. — Le Nkomati au contraire est très navigable, et les barques marchandes le remontent fréquemment jusque chez Magoud.

La deuxième route explorée est aussi un sentier de piétons, qui part de Magoud, se dirige au N.-O., traverse la rivière Blyde au pied des contreforts du Drakensberg, passe chez le Gwamba Chilouvane (appelé Serubane par erreur sur les cartes), traverse le pays de Motyatyi, et monte au N. jusqu'aux Spelonken. Cette voie, déjà pénible pour les piétons et pour les ânes, est impraticable aux voitures. Non seulement toute la partie au nord de l'Olifant est sans cesse coupée par une succession de collines et de vallons, de monts rocheux et de gorges escarpées, mais il s'y trouve d'immenses bancs de rocaillies qui constituent un obstacle infranchissable. C'est par là que M. Henri Berthoud a effectué son voyage de retour avec trois hommes et les ânes, plus un jeune homme païen qui s'était joint à l'expédition vers Mpalaora, et aussi deux jeunes filles chrétiennes qui, de chez Magoud, ont toujours marché vaillamment en tête de la file.

M. Thomas revint avec le tombereau par le chemin battu de Lorenzo Marquès à Lydenburg et Marabastad. Ces messieurs s'étaient séparés en quittant la baie de Delagoa, précisément en vue d'explorer d'un coup toutes les routes possibles. Cette troisième, par Lydenburg et les mines d'or, a l'avantage d'être fréquentée en hiver par un certain nombre de wagons de rouliers et de chasseurs. Mais elle est fort pénible dans les montagnes du Drakensberg, où il faut, à diverses reprises, escalader des escarpements élevés et parfois dangereux. Au point de vue de notre mission des Spelonken, cette route n'a guère d'utilité, et en tous cas elle sera évitée à cause de deux défauts majeurs. D'abord elle ne traverse pas le pays

habité par la tribu que nous évangélisons et où nous pensons fonder, s'il plaît à Dieu, plusieurs stations missionnaires reliées entre elles. Ensuite, le port de Lorenzo Marquès est si mal pourvu des marchandises que nous employons journellement, les navires, d'une part, et les wagons du Transvaal, d'autre part, y apparaissent encore à des intervalles si incertains, les ressources indispensables pour l'équipement et l'organisation d'une expédition vers l'intérieur y font si complètement défaut, que, — étant donné le premier inconvénient déjà signalé, — nous ne saurions penser à faire de ce port notre tête de ligne, notre point de départ; tandis que Durban au contraire, doublé de toute la colonie de Natal, remplit cet office parfaitement bien. Avant donc de nous servir de cette troisième voie de communication, par Lydenburg, il faut attendre que la décadence actuelle de Lorenzo Marquès ait fait place à une renaissance et à un développement florissant soutenu par un commerce actif.

Et la « tsétsé » ? — J'entends votre question, cher monsieur. Eh bien, nos explorateurs ne l'ont pas rencontrée. Aucun de leurs hommes n'en a vu, malgré leur habileté instinctive à découvrir leurs ennemis naturels. Les ânes sont revenus en parfait état, sauf la fatigue. On ne peut pas en dire autant des bœufs, malgré l'absence de tsétsé. Hélas ! l'expédition venait seulement de nous quitter, quand ici, à Valdézia, nous découvrîmes que notre bétail était contaminé de péripneumonie gangréneuse ; et nous commençâmes à trembler pour nos voyageurs, craignant que leur voyage ne risquât d'être fort entravé par cette terrible épizootie. Dieu soit loué ! Cela ne les a pas arrêtés ; quand le premier bœuf tomba, frappé par la maladie, les vivres avaient déjà beaucoup diminué, et les bœufs de trois jougs suffirent pour atteindre sans peine la baie de Delagoa. Là-bas les bêtes qui avaient péri purent être remplacées.

Il reste néanmoins un doute à l'égard d'une certaine portion de la route entre Lorenzo Marquès et les Mines d'or. Les avis sont très partagés. On a dit à M. Thomas qu'à moitié chemin il y avait un espace d'environ 50 kilomètres où la route était infestée de tsétsé. Or, quelques jours après le passage en cet endroit, plusieurs bœufs ont été malades et ont péri successivement ; certains symptômes semblaient indiquer la piqure de la tsétsé, et pourtant ni M. Thomas ni ses gens n'ont aperçu la mouche. D'autre part, une opinion opposée affirme qu'il n'y a plus trace de tsétsé par là-bas, car une foule d'attelages en sortent indemnes ; mais elle voit dans le genre spécial de pâturage, ou dans telle autre circonstance locale, la cause de la maladie qui atteint certains attelages et les décime. Vous voyez que la question git encore dans une profonde obscurité, ce qui est fort à déplorer vu les énormes pertes de bétail qu'ont à subir, de ce chef, beaucoup de particuliers. L'autre jour, j'ai vu un habitant du Koutbosch qui revenait d'un tour à Lorenzo Marquès, et qui y a perdu dix-neuf bœufs de trait. Non seulement le produit de son travail a été ainsi anéanti, mais le pauvre homme est à demi ruiné ; il ne croit pourtant pas à l'existence de la tsétsé.

Nos voyageurs sont malheureusement arrivés trop tard chez Magoud, pour voir ce chef intéressant, qui témoignait tant d'estime et d'amitié à notre évangéliste

indigène : il venait de mourir. Son nom devra maintenant être biffé des cartes géographiques. Aussi bien n'était-ce que son prénom ; tandis que le nom de sa famille, de sa dynastie, est *Nkhossa*, qui s'applique aussi à l'ensemble de ses sujets et à son pays. Ce nom-ci aurait donc été préférable pour les cartes, et il pourrait encore être employé avec avantage pour désigner le district. Les marchands, — européens ou banyans, — l'ont adopté, et, en le mettant au locatif de la grammaire, on dit que ceux qui habitent chez Magoud demeurent *Nkhossène*, mot dont il font maintenant « *Cossine*. » Selon l'orthographe de feu le professeur Lepsius nous écrivons « *Nkhosen*. »

Le chef actuel de la tribu *nkhossa*, le successeur du défunt, est son fils désigné par lui, un jeune garçon de huit ans. Il est sous la tutelle et la régence de Motchényingouène, cousin de Magoud et âgé de 30 ans. Comme vous pouvez vous le représenter, ce régent ne peut pas être un autocrate, à moins qu'il n'y arrive peu à peu à force d'habileté ; pour le moment il a le pouvoir d'un roi constitutionnel, car le conseil des notables reprend toujours une plus grande importance dans des circonstances semblables. Mais les honneurs demeurent la prérogative du roi mineur ; les formes avant tout ! on ne saurait déroger.

Le pays parcouru par nos explorateurs est la vraie patrie de nos Ma-Gwamba ; mais du côté du nord, cette patrie s'étend fort loin, peut-être jusqu'au Zambèze. Partout ils ont pu et dû employer le *gwamba* que nous apprenons aux *Spelonken*, ce qui n'est pas étonnant puisque nos Ma-Gwamba du Transvaal sont venus de la côte. Néanmoins, M. Henri Berthoud a remarqué plus d'une demi-douzaine de dialectes différents, dont le plus important, qu'il appelle « *chidjonga*, » est précisément celui qui nous sert ici le plus couramment et que nous avons imprimé.

Bien que la marche de l'expédition ait été plutôt rapide, mon frère s'est efforcé de prendre un peu partout des orientations, des mesures d'altitude, des mesures de surface, etc. ; aussi est-il en train de mettre au net toutes les données qu'il a recueillies et de dessiner la carte des contrées parcourues. Il fournira probablement bien des renseignements utiles à M. Jeppe, de Prétoria, qui prépare une nouvelle édition de sa carte ; elle promet d'être bien supérieure à la première ; M. Jeppe se propose entre autres d'embrasser une surface géographique plus étendue, et malgré cela il veut donner à sa carte une échelle deux fois plus forte. On peut compter, je crois, qu'elle se publiera dans le courant de l'année 1886.

Mon frère m'avait rapporté une poignée de sable de l'Olifant, disant que c'était du sable aurifère. Vous vous rappelez en effet que la rivière Blyde traverse une partie des mines d'or et vient se verser dans l'Olifant. Mais je ne suis pas à même de faire des analyses ; et je ne sais si les moyens grossiers dont je dispose suffisent à fournir un résultat intéressant. Le fait est que sur 327 grammes de sable fin, j'ai trouvé 212 grammes de fer oxydé magnétique, 115 grammes de sable inattaquable aux plus forts acides, et enfin quelques paillettes d'or pesant un demi-centigramme en tout.

On sait déjà que l'Afrique du Sud est riche en minéraux ; mais je viens d'apprendre à ce sujet une chose qui m'a fort intéressé et réjoui. Cela donne l'espoir

pour le développement futur de nos états. C'est que le géologue W. H. Penning a déterminé la vaste étendue des gisements de houille qu'on y trouve. D'après ses observations, un immense banc de houille, qui peut avoir jusqu'à six mètres d'épaisseur, s'étend dans la moitié méridionale du Transvaal. à travers tout l'État libre de l'Orange, et dans la partie septentrionale de la Colonie du Cap, formant une aire d'environ deux cent mille kilomètres carrés. Tous les détails relatifs doivent avoir été publiés il y a deux ans dans le *Journal* de la Société de Géographie de Londres. Le fer étant fort répandu aussi, et d'excellent minerai, il ne manque donc plus que les travailleurs.

Malheureusement ceux-ci n'osent pas venir dans le Transvaal, vu notre misérable administration. Même s'ils prenaient courage, ils ne pourraient pas être soutenus par les capitalistes, parce que notre situation politique est trop mal équilibrée.

Permettez-moi de vous remercier, cher monsieur, des détails si intéressants que vous avez donnés sur l'expédition du capitaine Chaddock et son exploration du Limpopo inférieur.

Les journaux ont annoncé l'invention, par un opticien de Londres, d'un petit instrument qui sert à déterminer une distance sans la parcourir, par la méthode des triangles proportionnels. Connaissez-vous cet instrument, ce télémètre ? Pouvez-vous le recommander ?

Paul BERTHOUD

BIBLIOGRAPHIE ¹

GIUSEPPE HAIMANN. CIRENAICA (Tripolitania). Seconda Edizione corredata da note con una carta geografica e le piante dei porti di Bengasi e di Derna. Milano (Ulrico Hoepli), 1886, in-8°, 115 p., fr. 5. — La première édition de cet ouvrage n'ayant été tirée qu'à un nombre assez restreint d'exemplaires, et l'auteur ayant été enlevé par une mort prématurée à la science et à ses amis, cette seconde édition a été préparée pour honorer la mémoire d'un homme dont les explorations avaient eu pour but le développement de la politique coloniale, à laquelle il aurait voulu voir l'Italie prendre une part effective. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit du fond même de l'ouvrage, à l'occasion de sa première édition (IV^{me} année, p. 33-34), mais nous dirons que cette réimpression a été enrichie d'un grand nombre de notes et de dessins beaucoup meilleurs que les illustrations de la première publication, et faits par d'anciens condisciples de l'auteur à l'Académie de la Brera. Les

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.